

1.

Ton nom Imayo Özbeg. Tu es en train de brûler. Je vais à toi. Mes souvenirs sont les tiens

Ton nom est Imayo Özbeg. Nous avons été élevés dans le même dortoir. Tu es en train de brûler. Je vais à toi. En ce moment nous allons tous vers toi. Mes souvenirs sont les tiens.

Ton nom est Imayo Özbeg, et depuis toujours nous nous considérons comme membres de la même famille. Nous avons en tête les images de la même rue, avec ses portes grillagées et ses couloirs ouverts tantôt sur l'obscurité, tantôt sur le malheur muet des pauvres, tantôt sur rien. Nous allions dans la même école. Nous avons été élevés par les mêmes grands-mères, les mêmes oncles et tantes, et pendant des années nous avons dormi dans le même dortoir. En compagnie des adultes, nous allions régulièrement défiler dans le cortège de la Fierté bolchévique. Cette année les choses ont mal tourné. Tu es en train de brûler. Je vais à toi. En ce moment, nous sommes avec toi. Nous allons tous vers toi. Nous échangeons nos derniers souffles. Ta mémoire coule à l'extérieur de tes yeux. Mes souvenirs sont les tiens.

Ton nom est Imayo Özbeg, et, si on souhaite te rencontrer, on doit errer un bon moment dans le quartier Amaniyak Kree, au centre du Bloc Negrini. Dorénavant, pour te revoir et te parler, il faudra errer encore, mais ce sera après un long parcours dans un autre monde, et rien ne dit que ce monde existe. Depuis toujours nous nous considérons comme membres de la même famille. Nous avons en tête les images de la même rue, avec ses portes grillagées et ses couloirs ouverts tantôt sur l'obscurité, tantôt sur le malheur muet des pauvres, tantôt sur rien. Les rues portaient des numéros, mais nous préférons leur attribuer les noms de nos héros et de nos héroïnes, les noms de nos dragons, les noms de nos martyrs. Adiyana Soledad, Leel Fourmanova, Iada Thüna, Ravial Mawash, Dolmar Dong

Nous allions dans la même école, en face du dortoir Douma Tathaï [...]

Manuela Draeger, *Onze rêves de suite*, L'Olivier, 2010

2.

Dès qu'on l'avait remarquée, elle continuait d'occuper l'esprit. Elle continuait même je ne sais quoi, sa propre affaire sans doute... Ce qui frappait, c'est que, n'étant pas simple, elle n'était pas non plus vraiment complexe, complexe d'emblée ou d'intention ou d'un plan compliqué. Plutôt désimplifiée à mesure qu'elle était travaillée... Telle qu'elle était c'était une table à rajouts, comme furent faits certains dessins de schizophrènes dits bourrés, et si elle était terminée, c'est dans la mesure où il n'y avait plus moyen d'y rien ajouter, table qui était devenue de plus en plus entassement, de moins en moins table... Elle n'était appropriée à aucun usage, à rien de ce qu'on attend d'une table. Lourde, encombrante, elle était à peine transportable. On ne savait comment la prendre (ni mentalement ni manuellement). Le plateau, la partie utile de la table, progressivement réduit, disparaissait, étant si peu en relation avec l'encombrant bâti, qu'on ne songeait plus à l'ensemble comme à une table, mais comme à un meuble à part, un instrument inconnu dont on n'aurait pas eu l'emploi. Table déshumanisée, qui n'avait aucune aisance, qui n'était pas bourgeoise, pas rustique, pas de campagne, pas de cuisine, pas de travail. Qui ne se prêtait à rien, qui se défendait, se refusait au service et à la communication. En elle quelque chose d'atterré, de pétrifié. Elle eût pu faire songer à un moteur arrêté.

Henri Michaux, *Les Grandes épreuves de l'esprit*, Gallimard, 1966